



HAL
open science

La théorie varronienne sur le domaine lexical et sémantique des termes latins indiquant le temps.

Fiorenza Granucci

► To cite this version:

Fiorenza Granucci. La théorie varronienne sur le domaine lexical et sémantique des termes latins indiquant le temps.. *Revue de Linguistique Latine du Centre Alfred Ernout (De Lingua Latina)*, 2010. hal-03485802

HAL Id: hal-03485802

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-03485802>

Submitted on 17 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La teoria varroniana inerente al dominio lessicale e semantico dei termini latini indicanti il tempo (Varr. L.L. VI, 40).*

Fiorenza GRANUCCI
(Università di Firenze)
fiorenza.granucci@unifi.it

RESUME EN FRANÇAIS

La théorie varronienne sur le domaine lexical et sémantique des termes latins indiquant le temps.

Pour donner un sommaire des problèmes envisagés par Varron nous pourrions reprendre le texte **Varr. L.L. VI, 40** :

De multitudine quoniam quod satis esset admonui, de obscuritate pauca dicam. Verborum quae tempora adsignificant, ideo locus difficillimus e[st] tuma, quod neque his fere societas cum Graeca lingua neque uernacula ea quorum in partu memoria adfuerit nostra. E quibus, ut dixi, quae potuerimus.

Flobert traduit¹: "Puisque j'ai donné assez d'informations sur leur nombre, je dirai peu de choses sur leur obscurité. Pour les mots qui indiquent par surcroît le temps [*les verbes*], l'étymologie constitue le point le plus difficile, parce qu'en général ils n'ont pas de relation avec le grec et que ne sont pas vernaculaires ceux de la naissance desquels notre mémoire a été témoin. Parmi eux, comme je l'ai dit, nous expliquerons ceux que nous pourrons."

Selon Varron on peut parler de la *multitudo* de tels mots, mais leur motivation reste presque obscure du moment que nous n'en avons pas leur histoire ni à travers la comparaison avec le 'monde grec' (qui reste pour lui le monde linguistique privilégié sur le plan culturel), ni avec celui de la 'mémoire populaire' donné à travers les 'expressions vernaculaires' (*vernacula*).

Nous devons donc comprendre ce qu'est pour Varron la 'compétence linguistique' d'un homme latin de son temps, ou – encore mieux – les 'niveaux de langue' des différents plans sociaux compris dans la 'norme linguistique' de la latinité.

* Relazione tenuta al Convegno "L'espressione de l'espace et du temps en latin", Université de Paris 4-Sorbonne, Centre Alfred Ernout, 2-4 juin 2008. Dedico questa ricerca a Françoise Desbordes, che ha pubblicato molti lavori fondamentali in questo ambito di studi, come – tanto per fare un esempio – anche il breve *Actes de langage chez Varron ?* edito in *Matériaux pour une histoire des théories linguistiques*, a cura di SYLVAIN AUROUX, MICHEL GLATIGNY, ANDRE JOLY, ANNE NICOLAS, IRENE ROSIER, Université de Lille III, "Travaux et Recherches", 1984, pp. 147-153.

¹ Cf. Varron, *La langue latine. Livre VI*. Texte établi, traduit et commenté par PIERRE FLOBERT, Paris, Les Belles Lettres, 1985, p. 19.

D'ailleurs il semble se poser seulement un choix et une analyse des *uocabula*, c'est-à-dire des explications données avec une pure structuration lexicale, sans considérer ce qui peut être donné grammaticalement, c'est-à-dire avec des relations morphologiques et syntaxiques.

Donc dans le *De lingua latina* le lexique est analysé seulement comme réponse au langage de la 'réalité objective' et de son analyse, en laissant de côté soit la 'déclinaison nominale', soit la 'conjugaison verbale' et leur utilisation dans la 'structure de phrase', et la 'communication en acte'. C'est pour cela que sa majeure préoccupation est donnée par la formation et relation lexicale, c'est-à-dire par les e[*tuma*].

Pour le lexique relatif aux 'expressions et actions à notation temporelle', il serait inutilement prolixe en vouloir parler ici ; nous pourrions par contre considérer que Varron distingue entre un lexique *urbanorum* et celui des *rusticorum* (VI, 67), et qu'il conclut son 'exemplification de la prose' (en relation avec le temps) avec des citations du droit civil : *Censoriae Tabulae* (VI, 86-87) e *Commentarii Consulares* (VI, 88-89), en faisant un commentaire culturel plus que proprement linguistique, et en suite une simple liste de 'dérivations du grec' (VI, 96).

1. VARRONE, *DE LINGUA LATINA*, VI, 40²:

*De multitudine quoniam quod satis esset admonui, de obscuritate pauca dicam. Verborum quae tempora adsignificant, ideo locus difficillimus e[*tuma*], quod neque his fere societas cum Graeca lingua neque uernacula ea quorum in partu memoria adfuerit nostra. E quibus, ut dixi, quae potuerimus.*

Flobert [1985] traduit³:

"Puisque j'ai donné assez d'informations sur leur nombre, je dirai peu de choses sur leur obscurité⁴. Pour les mots qui indiquent par surcroît le temps

² Metto il testo latino come dato da FLOBERT (1985: 19).

³ Analogamente, ma come omettendo il termine *uernacula*, traduce TRAGLIA (1974: 201): "Poiché ho illustrato a sufficienza quello che riguarda il numero, dirò ora in breve del problema della difficoltà. L'etimo delle parole che indicano tempo [e annota: "Cioè dei 'verbi' (*verba temporalia*)", vedi oltre quanto commenta anche Flobert] costituisce l'oggetto di una ricerca difficilissima, perché non sussiste quasi nessun rapporto in questo campo con la lingua greca e quelle la cui origine è presente alla nostra memoria non sono latine. Di queste, come ho dichiarato sopra [ossia: "Cfr. l. V, paragr. 10"], dirò quel che potrò."

⁴ E commenta in proposito, p. 118, nota 1 : "Ce point a été annoncé au § 35. Le principe de l'étymologie relative, développé à propos des considérations quantitatives, postule déjà cette obscurité, dont les causes ont été exposées en 5, 3 : 'imposition' défectueuse, mots disparus, usure phonétique, changements de sens, emprunts. C'est pour éviter les redites que Varron est si sommaire ici."

[ossia *les verbes*]⁵, l'étymologie⁶ constitue le point le plus difficile, parce qu'en général ils n'ont pas de relation avec le grec⁷ et que ne sont pas vernaculaires ceux de la naissance desquels notre mémoire a été témoin⁸. Parmi eux, comme je l'ai dit, nous expliquerons ceux que nous pourrons⁹."

Tale breve testo può fare da riassunto per molti problemi e – per così dire – 'assunti' varroniani.

Per quanto riguarda il tema argomentativo proposto sarà necessario soprattutto indagare a riguardo di "*uerbum*", "*multitudo*", "*e[tumon]*" (e della sua eventuale resa con lemma latino); successivamente poi ci occuperemo dei due "argomenti lessicali" relativi a *loca* e *tempora* per tentare di vedere come poter definire "**la théorie varronienne sur le domaine lexical et sémantique des termes latins indiquant le temps**".

1. 1. L'uso varroniano di *uerbum*, *uocabulum* e *nomen*

L'uso di *uerbum*¹⁰ (tenendo presente l'intero testo del *De lingua latina*) è in realtà forse posto in stretta relazione e in parte opposizione con *uocabulum* e con *nomen*.

Leggiamo infatti, ad esempio, in V, 1, 2: *Cum unius cuiusque verbi naturae sint duae, a qua re et in qua re uocabulum sit impositum ...*

⁵ Poiché, p. 118, nota 2 spiega: "Cette périphrase d'origine aristotélicienne (cf. 36, n. 2) désignant le verbe est souvent reproduite : 7, 80 ; 8, 11 ; 8, 20. Varron emploie aussi *uerbum* seul, quand il n'y a pas d'ambiguïté : § 55 ; 83 ; 8, 10 ; 20 ; 53 ; 58 ; 59 ; etc. ou bien il ajoute l'adjectif *temporale* : 8, 13 ; 9, 95 ; 108, 109. V. aussi la note 1 du 37 pour l'ambiguïté de *uerbum* dans les §§ 35-39."

⁶ Sempre a p. 118, nota 3, commenta *e[tumon]*: "Le terme grec reparait aux § 51 et 53; puis en 7, 2; 45; 82. Dans *RR.* 1, 48, 2 il y a la transcription *etymum* (faut-il rétablir le grec ?). Voir la définition de l'étymologie en 5, 2 : *cur et unde*."

⁷ Cfr. p. 118, nota 4 : "Les emprunts, *aliena*, s'opposent aux *uernacula* (5, 10); le grec constituait notoirement une source du vocabulaire latin : à l'intempérance d'Hypsicratès s'opposait la réserve extrême d'Aelius Stilo. Varron donne souvent, optionnellement, des étymologies grecques, sans distinguer, bien entendu, les corrélations d'origine indo-européenne et les emprunts véritables. On en verra une liste fournie au § 96."

⁸ La nota al testo (nota 5, p. 118) riguarda solo la morfosintassi.

⁹ Nella nota 6, p. 118, commenta la frase, dicendo "L'étymologie ne peut pas rendre raison de tout ; c'est pourquoi Varron a distingué quatre degrés en 5, 7-8 et trois types de mots en 5, 10 (vernaculaires, empruntés, tombés dans l'oubli). Dans les §§ précédents il a même envisagé la possibilité de ne rendre compte d'aucun prototype (cf. § 37 *nullius*). *Quae poterimus* contient une belle leçon de modestie ; l'ellipse porte sur un verbe tel que *ostendemus* (cf. § 39) ; e a une valeur partitive plus forte que *de* ; *ut dixi* renvoie au développement précédent et à 5, 10, où Varron renonce à traiter des *obliuia*."

¹⁰ Torneremo successivamente sull'impiego specifico dato in questa frase in quanto relazionato con *temporalis*, se accettiamo l'interpretazione di Flobert, v. s. nota 4 (ossia la nota 2 del § 40).

Ossia, *uerbum* sembra rappresentare per Varrone l'unità lessicale (vista quasi come l'elemento linguistico di riferimento teorico), nella quale risulta ormai unito quanto è stato "coniato" e "messo in uso" (*a qua re et in qua re uocabulum sit impositum*). Naturalmente Varrone è ancora lontano dalla teorizzazione "concetto: immagine acustica" che permetterà a Ferdinand de Saussure di arrivare al puro "segno linguistico" quale "*signifié: signifiant*"; mentre se mai siamo di fronte alla necessità di distinguere tra 'elemento teorico' e 'rispondenza vocale'.

Quindi invece *uocabulum* è il *uerbum* visto nella sua realtà e realizzabilità vocale; inoltre sono *uocabula* tutti i 'lemmi comuni' da tenere distinti dai *nomina* ossia dai 'nomi propri' perché, come è detto in VIII, 41, 80: *sunt finita ac significant res proprias, ut Paris <H>elena* mentre invece i *uocabula* sono *infinite ac res com<m>unes designent, ut uir mulier*.

Quanto a *nomen* non è normalmente in stretta opposizione con *uerbum*, se mai potremmo contrapporlo a *uocabulum* quale 'lemma comune' contrapposto a *nomen* interpretato come 'nome proprio', senza però poter attribuire questo uso ad una 'terminologia varroniana'.

1. 2. La *multitudo* delle espressioni lessicali

Si legge in VI, V, 36-38:

Cum uerborum declinatum genera sint quattuor, unum quod tempora adsignificat neque habet casus, ut ab lego leges lege, alterum quod casus habet neque tempora adsignificat, ut ab lego lectio et lector, tertium quod habet utrumque et tempora et casus, ut ab lego legens lecturus, quartum quod neutrum habet, ut ab lego lecte ac lectissime; quindi commenta: horum uerborum si primigenia sunt ad mille, ut Cosconius scribit, ex eorum declinationibus uerborum discrimina quingenta milia esse possunt ...; e se poi A quibus iisdem principiis, antepositis praeuerbiis paucis, immanis uerborum accedit numerus, quod praeuerbiis additis atque commutatis aliud atque aliud fit; ...

Dunque Varrone ha chiaro il metodo della 'declinazione nominale' e 'coniugazione verbale'¹¹, ossia della metodologia della flessione latina ed anche della possibilità di formare nuove parole con la prefissazione di praeuerbia. Manca se mai in questo elenco formale quello della vera e propria composizione lessicale, che però recupera nella esemplificazione, basti citare ad esempio quanto dice in VI, VII, 55: ... *Hinc etiam famigerabile et sic compositicia alia ...*

Ma accanto a tale realtà si pone il problema di riuscire a limitare tale massa trovando le 'unità' di riferimento base; non riuscirà però (nonostante dimostri di saper muoversi e districarsi nelle realtà morfologiche) a tenere separate le 'basi formali' da quelle – diciamo così – 'cognitive'.

¹¹ Che forse – accettando il suggerimento interpretativo di Flobert, s. c., – potremmo rendere con *uerbum temporalis* in contrapposizione a qualche cosa come [*uerbum localis*] o simili.

1. 3. Cosa vuol significare per Varrone dare l'e[*tumon* o l'*origo*

Se prendiamo – come testo di riferimento di base – quanto Varrone dice in V, I, 2, troviamo la dichiarazione di cosa è *uerbum* in relazione con *uocabulum* (vedi sopra), ossia: *Cum unius cuiusque uerbi naturae sint duae, a qua re et in qua re uocabulum sit impositum* e, subito dopo, nel portare come esempio il sostantivo *pertinacia*, spiega *a qua re* come la 'composizione formale' a confronto e in unione con la realtà data da *in qua re* ossia la 'sostanza cognitiva' ed anche una motivazione o spiegazione di essa rispetto all'uso. Si dice infatti: *itaque a qua re sit pertinacia cum requi<ri>tur, [h]ostenditur esse a perten<den>do; in qua re sit impositum dicitur cum demonstrantur), in quo non debet pertendi et pertendit, pertinaciam esse, quod in quo oporteat manere, si in eo perstet, perseverantia sit.* Inoltre, di seguito, ne dà la terminologia tecnica, 'etimologia' e 'semantica', ossia la definizione secondo la scuola greca: *priorem illam partem, ubi cur et unde sint uerba scrutantur, Graeci uocant e[*tumonologiva*]¹², illam alteram* per<i> shmainomevwn. Inoltre Varrone è talmente consapevole di queste due realtà (o, secondo l'attuale terminologia esemplificativa potremmo dire 'due facce') che si ritiene obbligato a spiegare come di esse in *his libris promisque dicam*.

Quanto ad una resa latina dell'espressione greca forse la si ritrova all'inizio del VI libro, ossia nel lemma *origo*.

Varrone VI, I, 1, afferma infatti di aver trattato delle *Origines uerborum* chiarendo, subito dopo, che i maggiori studiosi greci *omnes uerba ex uerbis ita declinari scribunt*.

Il fatto che invece Varrone usi solo l'espressione latina in ambito – per così dire – descrittivo, e invece le forme greche e[*tumon* e e[*tumonologiva* come definizioni, è abbastanza ovvio perché, a meno di non dichiararne esplicitamente la rispondenza, (mettendo l'una come resa latina dell'altra) è la terminologia greca ad essere data come 'metalingua', e non solo da Varrone.

Quanto invece a per<i> shmainomevwn è meno facile trovare la vera rispondenza latina; si può se mai dire che vi risponde il concetto non tanto di quanto sia 'significato/indicato', ma del 'voluto', ad esempio *uoluntas* in VII, I, 1: <... *Nam aut quaedam > repens ruina operuit, <a>ut uerbum quod conditum est e quibus litteris oportet inde post aliqua dempta, sic obscurior fit uoluntas impos<i>toris.* Del resto Varrone stesso è consapevole di non distinguere i due problemi, quando conclude, in V, I, 2: *De quibus duabus rebus [ossia le citate analisi secondo la e[*tumonologiva* e per<i> shmainomevwn] in his libris promisque dicam, sed exilius de posteriore*¹³.

Naturalmente non si daranno qui né giudizi sulle spiegazioni etimologiche varroniane né semantiche, bensì ci atterremo solo alla comprensione dei testi in quanto tali, cercando – cioè – di seguirne il ragionamento critico-teorico.

¹² In realtà alla *disciplina, quam uocant e[*tumonologikhvn*], Varrone – come dice in V, I, 2 – ha dedicato i primi tre libri *quos Septumio misi*.*

¹³ In realtà della 'semantica' non parlerà in modo esplicito e separato dall' 'etimologia', ma la *declinatio* di una parola dall'altra ci darà quasi sempre l'etimo con, come motivazione, la realtà semantica.

2. Sui due "argomenti lessicali" relativi a *loca* e *tempora*

Se scorriamo il libro V dedicato ai "uerba locorum", in realtà vediamo che vi è trattata la 'oggettualità', ossia i termini relativi a 'cielo', 'terra', agli 'animali' e a tutte le 'cose fatte dalla mano dell'uomo'; quindi ci possiamo aspettare che nel libro VI dedicato ai "uerba temporum", ci sia in realtà dato soprattutto il lessico relativo alla 'concettualità' o 'cose *in fieri*', ossia dette con una relazione di tempo, cioè le 'forme coniugate dei verbi'.

Tenendo uniti gli argomenti dei libri V e VI (come fa del resto lo stesso Varrone, cfr. V, 10-12, e VI,1) si può dire con Pierre Flobert (Flobert 1985: V-VI): "La justification de cette double bipartition: espace/temps, matière/action a été donnée en V, 11, avec une référence à Pythagore et a son dualisme fondamental ... De même que l'espace est le contenant de la matière, le temps par sa durée scande l'action", e ancora (p. VI): "Au niveau doctrinal, comme on le voit, le livre VI, par opposition au livre V, est concerné par les «incorporels»: le temps et l'action".

Quanto poi allo schema seguito nel libro VI, esso pare apparentemente semplice e in *pendant* con quello seguito nel V (cf. Flobert (1985: VII-IX).

Naturalmente non mi propongo, in questa sede, l'intento né di riassumere quanto già detto sulle fonti filosofiche e/o sulla più o meno originalità in taluni precisi casi di Varrone stesso, ma soltanto di riprendere alcune delle proposte grammaticali e interpretative che l'autore cerca di trovare operando all'interno del *corpus* lessicale latino o ricorrendo allo 'spessore linguistico e culturale' (*cum Graeca lingua e uernacula*) ossia con la storia di tali parole.

Se mai può essere qui interessante mettere in evidenza come Varrone veda e spieghi le due opposte forze relative a 'linguaggio prodottosi in stretta relazione con la natura/φύσει' e 'linguaggio dovuto ad una convenzione/θέσει' presenti nella lingua, parallelamente alle forze dell'*anomalia* e dell'*analogia* presenti nel *corpus* stesso della lingua, e alternativamente operanti nell'uso della lingua nel corso del tempo¹⁴.

Quanto alla ripartizione tra 'lemmi dell'uso corrente/prosastico' (libri V e VI) e '*poetica uocabula*' (libro VII), essa ci permette di considerare quale sia, secondo Varrone, il lessico che al suo tempo risulta non più ben capito/usabile, ossia ormai del solo 'spessore poetico' – se così si può dire –.

2. 1. "natura enim dux fuit ad uocabula imponenda homini"

Prima di esplicitare quale sia il lessico latino "des différents moments du temps et de ce qui se produit pendant leur déroulement" (traducendo con Flobert (1985: 4), il testo VI, II, 3: ... *de temporibus quaeque per ea fiunt*) Varrone sente la necessità di premettere qualche cosa a riguardo della sua natura, perché essa risulta una condizione da relazionare con i termini della lingua, e pertanto dice:

¹⁴ E che in qualche modo è trattato a partire dal libro VIII.

sed ita ut ante de natura eorum: ea enim dux fuit ad uocabula imponenda homini.

Se questa è apparentemente solo l'esigenza di dirsi partigiano della scuola stoica¹⁵ in realtà poi egli si sente libero di lasciar perdere la generalità teorica e di restringere il campo alla sola realtà lessicale quale al suo tempo risulta data dal lessico latino in quanto tale. Ossia, in un certo senso, egli studia la cultura latina quale è, o sembra, rappresentata nel lessico d'uso e poi anche in quello poetico (talora semplicemente definibile 'desueto', 'arcaico/d'altra età', e non più realmente funzionante nella lingua in uso se non quale appunto: 'forma poetica'). Del resto anche per il lessico dell'uso più che dar ragione della *natura* data nel concetto reso descrittivamente egli tende a dircene l'interpretazione culturale data di volta in volta, e alla quale inoltre si può sostituire quella già divenuta – per così dire – 'norma' culturale, cioè la 'lingua greca': il 'modello'. Come esempio si può portare quanto Varrone dice per il lemma 'notte' (VI, 6):

Nox, quod, ut Pacuius ait: "Omnia nisi interueniat sol pruina obriguerint"; quod nocet, nox, nisi quod Graece nuvx nox. ...

Altre volte invece dà la riprova della validità interpretativa del concetto volutamente bloccato nell'espressione lessicale affiancando la spiegazione col lessico latino a quella del greco; si può per esempio prendere il passo relativo a *mane* 'diei principium' (alla fine di VI, 4):

Diei principium mane, quod tum manat dies ab oriente, nisi potius quod bonum antiqui dicebant manum, ad cuiusmodi religione Graeci quoque, cum lumen affertur, solent dicere fw''' ajgaqovn.

2. 2. "omnes uerba ex uerbis ita declinari scribunt"

All'inizio del VI libro, Varrone – appoggiandosi all'autorità di Crisippo, Antipatro nonché di Aristofane di Bisanzio e Apollodoro di Atene – sembra volersi conformare semplicemente alla tradizione, ma forse invece nel suo esemplificare riesce a dare una 'scalarità' che possiamo voler utilizzare, anche se Varrone non aveva in realtà teorizzato in modo chiaro e evidente.

Si legge infatti VI, I, 2:

qui omnes [ossia gli autori sopra citati] uerba ex uerbis ita declinari scribunt, ut uerba litteras alia assumant, alia mittant, alia commutent. Segue poi una terna di tipi di esempi: 1) ut fit in turdi, [in] turdario, turdelice. 2) Sic declinantes Graeci nostra nomina dicunt Lucienum Leukihnovn et Quinctium Koi>vntion, et <nostri> jArivstarcon Aristarchum et Divwna Dionem; 3) Sic, inquam, consuetudo nostra multa declinauit uerba a uetere, ut ad sodio solium, ab Loebese Liberum, ab Lasibus Lares; quae obruta uetustate ut potero eruere conabor.

¹⁵ Su ciò si può vedere FLOBERT [1985], pp. 58-59, nelle note 2 e 3 relative al § 3.

Potremo pertanto voler interpretare: "i quali [autori] tutti scrivono che ogni parola deriva da un'altra parola, poiché alcune parole aggiungono delle lettere, altre ne sopprimono, altre ne trasformano", ma, mentre 'aggiungere' o 'sopprimere' sono in relazione a più o meno precise risposdenze formali/grammaticali (es. 1), il 'trasformare' può essere visto nella risposdenza formale sentita intercorrere tra due lingue e culture come quella greca e latina (es. 2), oppure nel divario e – per così dire – usura temporale (es. 3). In realtà si tratta di una 'premessa argomentativa' che probabilmente trova risposdenza in quanto già detto, ossia è un richiamo teorico (ai libri I-II-III) che lo autorizza – per così dire – ad andare avanti nella esemplificazione ad argomento, in quanto il resto sarebbe già stato appurato.

Vediamo dunque i singoli esempi portati:

1) – *ut fit in turdi, [in] turdario, turdelice*, ossia nel sostantivo *turdus* 'tordo' rispetto alle forme derivate come *turdarium* 'tordaiolo/luogo dove si allevano i tordi' [*turdus* + *-arium*], e il diminutivo *turdelix, turdelicis* 'piccolo tordo'. In realtà questo esempio, poiché relativo ad un preciso animale, ce lo saremmo aspettato nel libro precedente tra gli animali "in aere" (V, XI, 75-76), ma, non dandone una *ratio* semantica, non è da ritenere un semplice 'esempio lessicale', bensì solo 'formale'; se mai ci si può chiedere: perché proprio *turdus* e non un qualsiasi altro lemma tra quelli considerabili propri al tema del VI libro? Forse è un 'richiamo', ossia era un esempio già trattato in un passo dei primi tre libri, e quindi – per così dire – già pronto.

2) – *Sit declinantes Graeci nostra nomina dicunt Lucienum Leukihnovn et Quinctium Koi>vntion, et <nostri> jArivstarcon Aristarchum et Divvna Dionem*. In questa esemplificazione di risposdenze formali latino > greco e greco > latino, Varrone si appella ai nomi propri/*nomina*, infatti solo in tale tipo di lessico può azzerare una reale 'risposdenza di uerba' e vederne solo quella di una '*declinatio* formale'; stranamente – se mai – possiamo voler osservare che egli si limita a due sole declinazioni: quella *-us* > *-o*" e *-ius* > *-io*" (ossia dei temi in *-o-* e *-io-*), e quella dei temi in nasale *-o(n) -onis*, (ossia del tipo di latino *lēctiō lēctiōnis* 'raccolta, lettura', o *pontō pontōnis* 'pontone, barca da fiume' e greco *kivwn kivono* 'colonna'), dandocene le forme all'accusativo singolare (come richiede la posizione sintattica nel testo)¹⁶. Interessante è poi anche la 'risposdenza grafico-fonetica' soprattutto di latino *-u-* > greco *-eu-* nel caso preciso di "*Lucienum Leukihnovn*", e di latino *qu* + vocale > greco *ko* + vocale piena/autonoma in "*Quinctium Koi>vntion*", quasi si avesse la 'concezione fonica' (anche se non teorica) che siamo di fronte ad un espediente grafico per una realtà consonantica 'complessa'.

3) – *Sic, inquam, consuetudo nostra multa declinavit uerba a uetere, ut ad sodio solium, ab Loebeso Liberum, ab Lasibus Lares; quae obruta uetustate ut*

¹⁶ Probabilmente anche in questo caso potremmo dire che per le altre tipologie forse rimanda alla trattazione già fatta, ed invece non pone qui – ad esempio – una risposdenza per i 'femminili' o per la così detta 'prima declinazione' perché meno unitaria o più problematica, almeno nel passaggio greco > latino.

potero eruere conabor. In questi tre esempi di ‘*declinatio*/trasformazione’, da *uetustus* a *nouus latinus*, Varrone coglie tre tendenze di ‘trasformazione fonetica’ non collegate/collegabili alla morfo-sintassi e quindi ancor meno ‘spiegabili’. Tali ‘anomalie fonetiche’ che Varrone attribuisce all’usura prodottasi con l’andare del tempo ci permettono di dire che forse già gli antichi si rendono conto che – come diremmo oggi – la lingua non è immobile, bloccata, bensì mutabile (ossia è un organismo in movimento), e pronta a rispondere al singolo individuo a seconda delle conoscenze che di essa egli può avere o che può riuscire a dedurre (*ut potero eruere conabor*). Inoltre l’opposizione tra ‘lingua come è oggi’ e ‘lingua desueta/del passato’ (*consuetudo nostra multa declinauit uerba a uetere*) pone Varrone nella possibilità, ma anche nella necessità, di porsi di fronte al problema di una ‘storia della lingua’.

Quanto ai tre fenomeni fonetici delineati, ossia il ‘rotacismo’ (-s- intervocalico > -r-), la resa della dentale sonora con la liquida (*d* > *l*, come si trova anche, diremmo oggi, nelle rispondenze sincroniche’ quali: ‘*sedeō: solium*’, ‘*odor: oleō*’), e la monottongazione di -*oe-* > -*ī-*, oltre al fattore ‘tempo’ si unisce quello di ‘scelta’¹⁷ diatopica e/o diastratica, che però sono quasi sempre annullati nella trattazione varroniana, salvo forse quando asserisce che (VI, 40): *locus difficillimus e[st] tuma, quod neque his fere societas cum Graeca lingua neque uernacula*.

2. 3. “*ea quae sunt in consuetudine <communi et ea quae sunt apud> poetas*”

In realtà il prospetto dato da Varrone per i tre libri dedicati a Cicerone (cf. V, I, 3) ha una lacuna¹⁸, ma il senso sembra comunque accertato; quindi possiamo leggere, con Kent (1951: 2), od anche con Traglia (1974: 52):

¹⁷ Basti qui ad esempio ricordare quanto si legge a proposito del “Passage de *d* à *l*” in ERNOUT (1929: 80), ove non solo si mostra “que ce changement était proprement sabin”, ma si dà in qualche modo anche ragione di quanto subito dopo osserva Varrone a proposito di “... Meridies ab eo [= *sol solis*] quod medius dies; *d* antiqui, non *r*, in hoc dicebant, ...” (VI, II, 4) rilevando che non solo “Un fait analogue existe en ombrien où un *d* intervocalique s’affaiblit en une vibrante sonore notée *ř* dans l’alphabet national ... *monēruła*, employé par Plaute au lieu de *monēdula*, est sans doute une forme ombrienne”, ma che pure “En falisque, *d* intervocalique est rendu par *đ*.”

¹⁸ Come detto da COLLART (1954: 2), il quale in apparato riporta: “*** *paucorum uerborum lacunam indic. L. Speng. et sic compleuit < communi et ea quae sunt > : < et > add. Madvig: < apud populum et ea quae inueniuntur > coniec. A. Speng.: < communi et ea quae auctoritate firmantur inuenta > propos. Goetz-Schoell in Adnotationibus, p. 245: fortasse < necnon >.” Altri pongono la lacuna dopo *apud* e ripetono poi *apud* nella lacuna prima di *poetas*. Del resto Collart stesso annotava, p. 453, nota § I, 7: “L. Spengel a signalé ici une lacune qui ne porte que sur quelques mots. Elle est due à un phénomène d’haplographie. Il y avait une énumération à deux termes, tous deux introduits par *et*, caractérisant l’un le vocabulaire courant, l’autre le vocabulaire poétique, et les mots employés dans les deux cas devaient être les mêmes ou à peu près, mais il est délicat de proposer une restitution”.*

In his ad te [= Cicerone] scribam, a quibus rebus uocabula imposita sint in lingua Latina, et ea quae sunt in consuetudine apud < populum et ea quae inueniuntur apud > poetas.

Quanto all'interpretazione, Collart (1954 : 3), traduce : "Dans les présents livres [V, VII, VII], que je te dédie, j'examinerai quels phénomènes provoquèrent l'affectation des noms [*uocabula*] en latin, aussi bien dans le vocabulaire d'usage < courant que dans le vocabulaire > poétique".

In effetti può risultare un poco diverso intendere tale bipartizione se leggiamo "vocaboli che sono della consuetudine comune" contrapposti a "vocaboli che sono presso i poeti" e invece "vocaboli che sono nella consuetudine del popolo" contrapposti a "vocaboli che sono nella consuetudine dei poeti", quasi cioè 'uso popolare' contrapposto a 'uso poetico' anziché 'vocaboli comuni' e 'vocaboli poetici', ma il messaggio globale non cambia. Se mai è quel "*a quibus rebus*" che è un po' difficile capire sia nella traduzione data da Collart, sia in quella – per così dire – di rispondenza lessicale latino-inglese di Kent (1951: 3), ossia "from what things", sia nell'italiano del Traglia (1974: 53): "... esaminerò l'origine dei nomi che indicano in latino i vari oggetti, ...". Potremmo asserire che *a quibus rebus* è in realtà traducibile semplicemente con 'i perché' azzerando una precisa esplicitazione lessicale del latino plurale di *res*, ma non avremmo chiarito niente, ed è se mai lo stile particolare proprio della lingua inglese che riesce a rispondere al lessico ed alla morfosintassi latina, senza però dirci cosa sia sotteso in *things*, se non solo quel *from*. Sarà il testo successivo a poterci chiarire se si tratti di "motivi" formali o concettuali che abbiano prodotto il lessico latino quale è, o se siano gli 'oggetti' formali o concettuali. Dunque sembra quasi che in questo caso *res* riesca a includere sia la realtà fono-morfo-sintattica della lingua sia la necessità di rispondenza concettuale all'oggettualità reale. Se ci fermiamo al paragrafo successivo (V, I, 2) possiamo rispondere con "etimologia e semantica", ma così ci perderemmo tutta la gradualità esplicitata nel resto del trattato varroniano e quella diversità di 'spessore linguistico' o 'colore linguistico' che si vuole denotare nella netta separazione di trattazione tra 'lessico consueto' e 'lessico poetico'; invece quel *a quibus rebus* potrà esser di volta in volta ripetuto e capito a seconda delle necessità testuali ed esemplificative.

In un certo senso però la maggiore differenza che Varrone sembra porre tra i due tipi di lessico è soprattutto quella del 'lessico d'uso' e 'lessico desueto', o meglio 'lessico opaco'/non più motivabile per l'utente se non perché già usato nella letteratura latina e quindi 'latino' per la 'memoria latina', e considerabile dell' 'uso poetico' perché in tale 'sede' – se così si può dire – si può ricorrere all'intero 'bagaglio linguistico-culturale' che la società latina ritiene 'suo proprio'.

3. LA TEORIZZAZIONE DEL LESSICO RELATIVO AL TEMPO

Dopo aver fatto un richiamo agli argomenti trattati e da trattare, nonché alle questioni teoriche, a partire da VI, II, 3, ecco che Varrone entra nel vivo del tema da trattare e lo fa con il suo solito metodo: 'argomento', 'definizione teorica dello stesso' e quindi 'esemplificazione'.

3. 1. 'argomento' e 'definizione teorica dello stesso'

L'argomento è dato in due volte, ossia è diviso in due sezioni, che troviamo definite separatamente. La prima è specificata in VI, II, 3: *Dicemus primo de temporibus quaeque per ea fiunt, sed ita ut ante de natura eorum: ea enim dux fuit ad uocabola imponenda homini*; e riassunta o ridefinita dopo l'esemplificazione, in VI, V, 35, dicendo: *Quod ad temporum uocabula Latina attinet, hactenus sit satis dictum*. Della seconda invece parla subito dopo (ossia sempre in VI, V, 35) premettendo: *Nunc quod ad eas res attinet quae in tempore aliquo fieri animadvertuntur dicam, ...*, e commentando che: *De quis duo praedicere uolo: quanta sit multitudo eorum et qui sint obscuriora quam alia*.

Invece la definizione teorica non è altrettanto chiara, infatti non dà una definizione dei 'tempi', bensì del 'tempo' ossia di *tempus* quale *in<ter>uallum mundi [et] motus* (cfr. sempre VI, II, 3). Quindi dovremmo poter attribuire la definizione di '*interuallum mundi*' alla prima sezione e '*motus*' alla seconda. Però tale interpretazione sarebbe veramente una forzatura e dissentirebbe dalle consuete traduzioni che invece pongono in stretta relazione l'intera espressione quasi si potesse voler dire/leggere il passo (di VI, II, 3) semplicemente: *Tempus esse dicunt interuallum mundi motus*; traduce per esempio Traglia (1974: 177): "Il tempo, si dice, è un intervallo nella serie dei movimenti del mondo", e Flobert (1985: 4): "On dit que le temps est un intervalle dans le mouvement du monde"¹⁹. Del resto sembra proprio che anche *motus* sia da ritenere legato ai vocaboli esemplificati nella prima sezione poiché subito dopo spiega: *Id [ossia tempus] diuisum in partes aliquot maxime ab solis et lunae cursu. Itaque ab eorum tenore temperato tempus dictum, unde tempestiua; et a motu eorum qui toto caelo coniunctus mundus*²⁰; e al paragrafo successivo (VI, II, 4) inizia con: *Duo motus < solis; ...*

Ci dobbiamo quindi accontentare più che di una definizione teorica di una esplicitazione concettuale di 'tempo', così come era data dai filosofi; oppure ritenere 'teoria' la distinzione data nell'argomentazione, ossia *temporum uocabula* e *res quae in tempore aliquo fieri animaduertentur*.

3. 2. 'esemplificazione'

Sarebbe inutile fare l'esemplificazione dei lemmi registrati in tale testo, e pure un riassunto per precisi campi o temi lessicali per i quali basta il rimando, ad esempio, a Flobert (1985: VII-XII): "... Après le temps naturel, le temps

¹⁹ Mentre nella nota critica relativa, p. 59, mostra come il testo varroniano possa essere semplicemente una traduzione da un testo filosofico greco: "Cette définition du temps traduit exactement celle de Chrysippe: το;ν χρόνον α;σπωματον διασθημα ο[ν]τα τή; του' κοσμου κινήσειω"".

²⁰ Tradotto, ad es., da TRAGLIA (1974: 177), con: "Esso è diviso in un certo numero di parti soprattutto dalla rotazione del sole e della luna. Pertanto il tempo è detto così dal corso regolare (*temperatus*) di questi astri; da qui il termine *tempestiva* (cose fatte a tempo). Dal loro *motus* (movimento) deriva *mundus* (mondo), che è connesso col sistema celeste in un unico tutto".

conventionnel (cf. *fuvsii*/*qevsii*) du calendrier (12-34). Nouvelle bipartition : fêtes religieuses (12-26), temps civil (27-34) ; les dieux d'abord, les hommes ensuite, ... la seconde partie (35-96) étudie ce qui s'accomplit ou se dit dans le temps ... C'est évidemment là qu'il est le plus difficile d'organiser la matière ; ... Deux questions sont soulevées : celle du nombre des formes et celle de l'obscurité étymologique. ..."²¹.

Mi sembra invece interessante notare come Varrone abbia fatto una scelta, consapevole che avrebbe potuto citarne altri, e come egli sembri convinto di poter operare una abbastanza chiara distinzione tra i 'termini prosastici' e i 'termini poetici' come rileva alla fine del libro, VI II, 97:

Quod ad origines uerborum²² huius libri pertinet, satis multas arbitror positas huius generis: desistam; et quoniam de hisce rebus tris libros ad te mittere institui, de oratione soluta duo, poetica unum, et ex soluta oratione ad te misi duo, priorem de locis et quae in locis sunt, hunc de temporibus et quae cum his sunt coniuncta, deinceps in proximo de poeticis uerborum originibus scribere incipiam.

Quindi, se mai, potrebbe essere opportuno e interessante riflettere su alcune 'ripetizioni' e su alcune 'opposizioni lessicali' ossia 'lemma dell'*oratio*': 'lemma *poeticus*'.

Tra le 'ripetizioni' si possono citare: *intempesta*, *concupius*, *-a -um*, *conticinium*, e *iubar*, in relazione al 'tempo naturale'; tra le 'aggiunte' o le 'opposizioni' invece: *temo* e *triones*, sempre in relazione al 'tempo naturale'. Vediamo i testi:

'intempesta (nox)'

VI, II, 7: *Inter uesperuginem et iubar²³ dicta nox intempesta, ut in Bruto Acci quod dicit Lucretia:*

Nocte intempesta nostram deuenit domum.

Intempestat Aelius dicebat, cum tempus agendi est nullum, quod alii concubium appellarunt, quod omnes fere tunc cubarent; alii ab eo quod sileretur silentium noctis, quod idem Plautus tempus conticinium, scribit enim.

Videbimus, factum uolo; redito conticinio.

Ed è il primo "dei termini poetici che esprimono una nozione di tempo"²⁴ citato nel VII libro, ossia VII, IV, 72:

²¹ Mentre un'analisi relativa ai singoli termini citati comporterebbe un lunghissimo e approfondito studio che andrebbe inevitabilmente assai oltre un commento della semplice citazione o spiegazione datane da Varrone.

²² Ossia la motivazione semantica e la derivazione formale, cioè per Varrone l'etimologia delle 'parole', accanto alla realtà dell'uso di tali 'vocaboli'.

²³ Vedi oltre.

²⁴ Usando le parole della traduzione dell'inizio di tale paragrafo data da TRAGLIA (1974: 289).

*Nunc de temporibus dicam. Quod est apud Accium :
Nocte intempesta nostram deuenit domum,
intempesta nox dicta ab tempestate, tempestas ab tempore: nox
intempesta, quo tempore ni[c]hil agitur.*

Perché Varrone non sceglie come considerarla e la pone in entrambe le trattazioni? Potremmo voler dire che in realtà nel VI, ha bisogno di questa 'scalarità di definizione temporale', ossia vi è piuttosto il concetto di 'notte fonda' che rende con tre *uerba*, atti ad esprimere i vari aspetti denotativi di tale 'periodo temporale'; mentre nel VII egli riporta solo il lemma *intempesta (nox)*, a volerci dire forse che esso era ormai solo 'poetico', ma non più dell'uso abituale, anche se la forma risulta ancora di 'chiara derivazione'.

Eppure, benché l'aggettivo *intempeustus, -a, -um* sembri un composto con prefisso negativo + **tempeustus -a, -um* in realtà esso non risulta attestato, forse sostituito nell'uso da una forma risuffissata quale *tempestiuus, -a, -um* 'opportuno', 'favorevole', 'fatto/maturo' (sempre relazionabile con *tempestas tempestatis*), che ha anche la forma negativa *intempestiuus, -a, -um* 'intempestivo' 'fuor di tempo' 'inopportuno', ma con altro valore semantico più precisato rispetto a *intempeustus, -a, -um*, quale è usato sia rispetto al tempo, sia rispetto al clima, ossia: *intempesta nox* 'notte profonda (in cui il lavoro tace)' usato variamente ed anche da Cicerone, oppure *Nox intempesta* quale attributo/personificazione della madre delle Furie, magari da rendere con 'Notte fosca/nera/buia', di Virgilio, *Aen. XII, 846*; sia rispetto al clima, es.: *intempestaeque Graviscae* 'l'insalubre Gravisca', di Virgilio, *Aen. X, 184*. Però, tale aggettivo, quando è usato ad esempio da Stazio ha ormai il valore di 'tempestoso' (*Theb. 2, 154*) o di 'inopportuno, intempestivo' (*Theb. 10, 79*), ossia pare un voluto 'arcaismo' o un lemma del 'registro poetico' al posto del consueto *intempestiuus, -a, -um*.

'*concupius, -a, -um*' e '*conticinium*'

Del resto neanche i lemmi *concupius, -a -um* 'appartenente al dormire' e *conticinium* (o *conticinnum*) -*ii* 'la prima parte della notte', 'notte fonda' non sono dell'uso popolare infatti nessuno è rimasto nel lessico delle lingue neolatine, e ugualmente sono 'lemmi dopponi' di essi infatti si dice, e quasi si ripete, (rispetto a quanto detto in VI, II, 7, sopra riportato) al VII, IV, 78:

In Trinummo:

*Concupium sit noctis priusquam <ad> postremum
perueneris.*

Concupium a concubitu dormiendi causa dictum.

Analogamente, per *conticinium*, si legge in VII, IV, 79:

In Asinaria:

Videbitur, factum uolo: [ad] redito conticinio.

*Putem a contiscendo conticinium siue, ut Opilus scribit, ab eo cum
conticuerunt homines.*

'iubar'

VI, II, 6: ... *ut ante solem ortum quod eadem stella, uocatur iubar, quod iubata; Pacui dicit pastor:*

Exorto iubare, noctis decurso itinere;

Enni[us] Ajax:

*Lumen – iubarne? – in caelo cerno.*²⁵

Nel VII, il paragrafo IV, 76 inizia col verso citato di Ennio, senza dirne l'autore, quasi a riprendere dalla citazione data nel libro precedente, per farne seguire la spiegazione – per così dire – e poi ripetere anche la citazione da Pacuvio, ossia:

Lumen – iubarne? – in caelo cerno.

Iubar dicitur stella Lucifer, quae in summo quod habet lumen diffusum, ut leo in capite iubam. Huius ortus significat circiter esse extremam noctem.

Itaque ait Pacuius :

Exorto iubare, noctis decurso itinere.

Questo modo di registrare il nome della *eadem stella* che dà il nome al 'vespro', ma anche al 'primo mattino' può volerci dire ad esempio che l'autore componeva quasi in parallelo tali libri, ed anche che la registrazione lessicale data nel VI tende soprattutto a nominare tutti i vari 'momenti temporali' che la cultura e società latina discerne, mentre nel VII se ne dà meglio l'eventuale accezione poetica (e ±dotto). Così se in VI la stella che annuncia il mattino è denominata solo *Iubar* (e senza darne una motivazione rispetto al lessico latino), in VII invece se ne dà anche il nome *Lucifer*. Si può dedurre che *Lucifer* è considerato un nome solo poetico e invece *Iubar* era la definizione comune, forse perché il latino ha il lemma comune *iuba*, -ae 'criniera, cresta, cima'²⁶, mentre il lemma composto *lucifer*, che è pure usato quale aggettivo, è sentito 'termine dotto'.

Nel VII si registrano per definire la 'notte piena', oltre ai citati *intempesta nox*, *concupium noctis*, e *conticinium*, dati anche in VI, altri tre lemmi: *temo*, *triones*, e *aurora*.

VII, IV, 73-74-75: [citazione ripresa da Ennio, cf. TRF]

Quid noctis uidetur? – In altisono

Caeli clipeo temo superat

Stellas sublime<n> agens etiam

Atque etiam noctis iter.

²⁵ Inoltre è citata anche nel paragrafo successivo per definire la durata della *nox intempesta*, vedi sopra.

²⁶ L'italiano *giubba*, letteraria *giuba*, per 'criniera', del leone e del cavallo o d'altri animali, e l'aggettivo *giubbato* 'fornito di criniera' tratti dal latino *iuba*, sono di uso non popolare. Invece i lemmi quali italiano *giubba* 'giacca (da uomo)', 'sopravveste' ed anche – in riferimento all'abbigliamento medievale – 'lunga sottoveste con maniche' maschile e femminile, o francese *jupe* 'gonna' (già attestata nel XII secolo), sono prestati dall'arabo.

Hic multam noctem ostendere uolt a temonis motu ; sed temo unde et cur dicatur latet. Arbitror antiquos rusticos primum notasse quaedam in caelo signa, quae praeter alia erant insignia atque ad aliquem usum, culturae<que> tempus designandum conuenire animaduertebantur. [74] Eius signa sunt quod has septem stellas Graeci ut <H>omerus uoca<n>t a[maxan et propinquum eius signum bowvthn, nostri eas septem stellas <t>r<i>ones et temonem et prope eas axem : triones enim et boues appellantur a bubulcis etiam nunc, maxime cum arant terram ; e quis ut dicti 'ualentes glebarii' qui facile proscindunt glebas, sic omnes qui terram arabant a terra terriones unde triones ut dicerentur <E> detrito. [75] Temo dictus a tenendo: is enim continet iugum et plaustrum, appellatum a parte totum, ut multa. Possunt triones dicti, VII quod ita sitae stellae, ut ternae trigona faciant aliquem.

Da questo passo appare assai evidente che in taluni casi Varrone tiene unite la 'derivazione formale'/etimologia e la 'spiegazione denotativa'/semantica, ma sovente, accanto al come si è prodotta una realtà lessicale, ci sono più motivazioni semantiche. Per il lemma *temo* egli ricorre addirittura ad una 'metafora poetica', che però può essere solo una 'utilizzazione poetica' di una 'metafora contadina', e tale parallelismo esplicativo si avrebbe anche in greco²⁷. Però queste 'spiegazioni semantiche' o forse meglio 'spiegazioni d'uso' sono quasi delle 'paretimologie' rispetto alle etimologie formali, ossia di 'motivazioni paradigmatiche' – se così si può dire – per cui *temo* in realtà sarebbe tratto dal verbo *tenēre* 'arrivare, giungere', perché *a tenendo*²⁸, mentre poi *avremmo* avuto *a terra* > **terriones*, che però, divenuto un *uocabulum* d'uso, viene trasformato in *triones*, perché "ogni gruppo di tre forma un triangolo"²⁹.

Quanto ad *Aurora* essa è in realtà citata tra le 'espressioni e azioni che racchiudono anche una notazione temporale' e non per il 'tempo naturale', a motivo dell'etimologia data:

VII, V, 83: *Apud Accium:*

*Iamque Auroram rutilare procul
cerno.*

Aurora dicitur ante solis ortum, ab eo quod ab igni solis tum aureo aer aurescit. Quod addit rutilare, est ab eodem colore: aurei enim rutili, et inde eti<a>m mulieres valde rufae rutilae dictae.

Naturalmente *Aurora* < *aurum* è oggi ritenuta una chiara 'etimologia popolare', ma – dato il tipo delle 'spiegazioni etimologiche' usato da Varrone – è

²⁷ Quasi potessimo leggere il testo: ... *quod has septem stellas Graeci <uocant> ut <H>omerus uocat a[maxan. Quanto poi al perché della metafora 'carro' essa è spiegata subito dopo nel nome dato alla stella che gli è vicina e che, in un certo senso sembra guidarlo, ossia bowvthn 'aratore' (che guida [il carro de]i buoi).*

²⁸ Benché naturalmente sia formalmente inaccettabile, inspiegabile dal punto di vista linguistico.

²⁹ Come traduce TRAGLIA (1974: 289).

quanto ci si poteva attendere come 'accostamento lessicale'; se mai il fatto di annoverarla subito dopo i tre nomi propri greci di 'Andromaca', 'Paride' ed 'Alessandro', avrebbe fatto presupporre un'etimologia/spiegazione anche con riferimento al mondo culturale greco³⁰; quindi tutto sommato si deve invece pensare che si tratti di un susseguirsi di 'gruppi di esempi', e che questo è forse da considerarsi la conclusione di una terna esemplificativa delle possibilità di 'spiegazione'/etimologia o 'comprensione' di queste 'parole poetiche' (vedi oltre).

Si dovrà poi notare che in VII, dopo le sei espressioni relative al 'tempo naturale', non se ne registra nessuna per il 'tempo convenzionale', e dal § V, 80, si passa ad esemplificare *de his rebus quae assignificant aliquid tempus*. Quindi i termini delle 'ricorrenze religiose e civili' – essendo relative ad una 'convenzione' – non possono avere per Varrone una realtà 'poetica', e del resto tutte le citazioni o riferimenti testuali fatti non sono mai presi da 'opere letterarie' ma da 'epigrafi ufficiali' (cfr. VI, III, 16), dalla 'oralità rituale' (cfr. VI, III, 21), o da 'opere storico-descrittive' (cfr. il rimando al suo *Antiquitatum Libri*, VI, III, 18, e *antiquis litteris* 'nelle opere antiche', VI, III, 33).

Per quanto riguarda poi "i fatti di cui si potrà avvertire lo svolgersi nel corso del tempo"³¹, parlerà solo nel VI del loro numero, accennando anche al problema della difficoltà di fare delle proposte etimologiche (cfr. VI, V, 35-40); e invece per l'elenco dei termini relativi si avrà ancora una doppia registrazione, in VI e in VII.

Al riguardo si può dire che non sembrano esserci 'registrazioni doppie'. Se mai è da porre in rilievo che, nonostante sembri mancare la 'premessa teorica' nel VII, essa è invece data, in modo implicito (VII, V, 80-83) con una terna esemplificativa, cui poi fanno seguito tutti gli altri esempi di 'usi e costruzioni poetiche':

1. lemmi costruiti per derivazione morfologica: *reciproca (res)*, *prouersus* e *transuersus*; si trova infatti in VII, V, 80:

Apud Accium:

Reciproca tendens neruo equino concita tela.

Reciproca est cum unde quid profectum redit eo; ab recipere reciprocare fictum, aut quod poscere pro[ro]care dictum.

e, subito dopo, VII, V, 81:

Apud Plautum:

[A]ut transuersus, non prouersus cedit quasi cancer solet.

³⁰ Come magari come ad esempio: au[ra -a] 'aura, brezza, aria fresca (del mattino)', au[rion] 'domani'.

³¹ Come traduce TRAGLIA (1974: 199) e nota [5] 1, p. 198.

<Prouersus> dicitur ab eo qui in id quo <i>t est uersus, et ideo qui exit in uestibulum, quod est ante domum, prodire et procedere ; quod cum leno non faceret, sed secundum parietem transuersus iret, dixit 'ut transuersus cedit quasi cancer, non prouersus ut homo'.

Benché siano chiari i testi poetici e le spiegazioni datene, non si capisce perché tali parole Varrone le qualificò 'poetiche'; si potrebbe voler correggere *prouersus* e *transuersus* con le forme arcaiche probabilmente usate da Accio e Plauto *prouorsus* e *transuorsus*, ma *reciprocus*? Tali formazioni, e quindi 'parole', non potrebbero esser qualificate dell'uso corrente, ossia 'prosastico'?

In realtà, come si legge in Ernout-Meillet (1979), l'aggettivo *reciproca*, -a, -um è "Attesté de tout temps, mais assez rare"; probabilmente quindi Varrone lo qualificava 'poetico' perché termine 'dotto' o 'specialistico'. Del resto i composti latini non sono molto numerosi nel lessico consueto³². Quanto a *prouorsus* / *prouersus* e *transuorsus* / *transuersus* anch'essi possono esser considerati del lessico tecnico o specialistico; quindi probabilmente Varrone si è servito di questa terna lessicale per dare una delle tre tecniche formative del 'lessico poetico/dotto', ossia la 'tecnica morfologica/compositivo-derivativa'.

2. 'nomi propri parlanti' per i Greci non lo sono per i Latini; si legge in VII, V, 82-83:

Apud Ennium:

Andromachae nomen qui indidit recte [ei] indidit.

Item :

Quapropter Parim pastores nunc Alexandrum uocant.

Imitari dum uoluit Euripidem et ponere e[rum]on, est lapsus; nam Euripides quod posuit, e[rum]a sunt aperta. Ille ait ideo nomen additum Andromach<a>e, quod ajvdri; mavcetai: hoc Enniu<m> quis potest intellegere in uersu[m] significare

Andromach<a>e nomen qui indidit, recte indidit, aut Alexandrum ad eo appellatum in Graecia qui Paris fuisset, a quo Herculem quoque cognominatum ajlexivkakon, ab eo quod defensor esset hominum?

Con questi esempi Varrone sembra voler dare un'altra tecnica di formazione, quella del prestito dal greco; fa però presente che in essa l'utente di lingua latina non può muoversi come col lessico di tradizione/formazione latina, perché solo un bilingue – diremmo noi – può afferrare la semantica di tali parole.

3. lemmi costruiti su accostamenti metaforici: *aurora* 'aer aurescit', e *rutilae* 'mulieres rufae'; vediamo infatti che, nel passo VII, V, 83 sopra citato, si mostra la tecnica della formazione su 'accostamento metaforico', e questa è forse quella maggiormente definibile 'poetica', o – come diremmo oggi –

³² Anche se non è tratto dalla composizione dei due verbi *recipere* e *procare* è però tratto dalle due forme aggettivali tratte dalle particelle *re-* e *pro-* ossia da **recos* e **procos*, con la forma **reco-* > *reci-* di primo elemento di composto, e quindi in ogni caso è arcaicissimo.

'd'autore'; e anche se tale lessico può essersi esteso ad ogni ambito comunicativo, gli resta in un certo qual modo una particolare espressività.

Per quanto riguarda il lessico (dato sia nel VI che nel VII) inerente 'espressioni e azioni con notazione temporale', sarebbe inutilmente prolisso volerne render conto a pieno in questa sede; se mai può essere interessante notare come Varrone distingue anche tra un lessico/linguaggio *urbanorum* diverso da quello *rusticorum* (VI, VII, 67), ed è interessante notare come egli porti a conclusione della 'esemplificazione prosastica' (relativa al 'tempo') alcuni passi di testi di 'diritto civile' – se così si può dire – ossia dalle *Censoriae Tabulae* (VI, IX, 86-87) e dai *Commentarii Consulares* (VI, IX, 88-89), e un commento più culturale che propriamente di analisi linguistica, per poi dare un elenco di 'derivazioni dal greco' (VI, X, 96) e il consueto paragrafo di 'chiusura' (VI, XI, 97).

3. 3. Le 'concatenazioni teoriche' proprie dei 'termini latini indicanti il tempo'

Per tentare di vedere come definire "la **théorie varronienne sur le domaine lexical et sémantique des termes latins indiquant le temps**" si può – in un certo senso – riprendere quanto riassume egli stesso con le parole del brano VI, 40, già citato all'inizio: *De multitudine quoniam quod satis esset admonui, de obscuritate pauca dicam. Verborum quae tempora adsignificant, ideo locus difficillimus e[st] tuma, quod neque his fere societas cum Graeca lingua neque uernacula ea quorum in partu memoria adfuerit nostra. E quibus, ut dixi, quae potuerimus.*

Ossia, secondo Varrone, si può parlare della 'numerosità' (*de multitudine*) di tali termini, ma non si può dire molto sulla loro motivazione formale, che sembra rimanere oscura (*de obscuritate pauca dicam*), dal momento che la storia di tali espressioni non risulta chiarita, né da un confronto col mondo linguistico greco (cioè sul piano privilegiato – per così dire – del 'mondo della cultura'), né in quello della 'memoria popolare' dato dalle espressioni vernacolari (*vernacula [lingua]*).

Interessante è quindi – per concludere – cercare di capire quale risulti in realtà per Varrone la 'competenza linguistica' di un latino del suo tempo, o – forse meglio – i vari 'livelli di lingua' (tenendo presente i vari ambiti sociali e culturali) compresi nella 'norma linguistica' della latinità.

Inoltre Varrone sembra porsi solo una scelta e commento degli elementi lessicali (*uocabula*), ossia delle esplicitazioni date con i soli mezzi della scelta di realizzazione e strutturazione lessicale. Non si occupa invece né dei rapporti (spaziali e) temporali dati con i mezzi grammaticali, ossia delle relazioni morfologiche e sintattiche.

Il lessico è quindi volutamente analizzato nel *De lingua latina* quale rispondenza del linguaggio alla oggettualità e analisi di essa, lasciando a parte sia la 'declinazione nominale' sia la 'coniugazione verbale',, sia la loro utilizzazione entro la 'struttura frasale' e della 'comunicazione in atto'.

Ecco quindi perché la sua maggiore preoccupazione è data dalla formazione e relazione lessicale, ossia dagli e[*t*uma.

RIFERIMENTI BIBLIOGRAFICI

- Collart [1954] = COLLART, Jean, *Varron, Grammaire antique et stylistique latine*, Paris, Les Belles Lettres, 1978.
- Ernout [1909] = ERNOUT, Alfred, *Les éléments dialectaux du vocabulaire latin*, Paris, Champion, 1909, 2^e ed., 1929.
- Ernout-Meillet [1979] = ERNOUT, Alfred – MEILLET, Antoine, *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, 1959⁴, III tirage, additions et corrections par Jacques André, Paris, 1979
- Flobert [1985] = *Varron, La langue latine. Livre VI*. Texte établi, traduit et commenté par Pierre FLOBERT, Paris, Les Belles Lettres, 1985.
- Kent [1951] = *Varro on the Latin language*, with an English translation by Roland G. KENT, London, William Heinemann LTD – Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press 1951.
- Traglia [1974] = *Opere di Marco Terenzio Varrone*, a cura di Antonio TRAGLIA, Torino, U.T.E.T., 1974 (variamente ristampato), "Classici Latini", collezione fondata da Augusto Rostagni, diretta da Italo Lana.
- TRF = *Tragicorum Romanorum Fragmenta*, ed. Ribbeck.